AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

http://www.leproscenium.com

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival…) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraine des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Interdit aux hommes

De Gabriel COUBLE

Interdit aux hommes

Synopsis : Deux lavandières au travail. Comme chaque jeudi, elles se retrouvent au lavoir où elles viennent rincer la lessive de la veille. Elles discutent et commentent l'absence de la troisième, qui s'est équipée d'une machine à laver. Nous sommes au début des années 60, c'est la fin de l'utilisation du lavoir et le début de la machine à laver.

Personnages :

Marie, célibataire, 25 ans. Née vers 1939.
Perrine, mariée, 35 ans. Née vers 1929
Françoise, mariée, 30 ans environ.

Marie seule, frotte et bat son linge.
Arrive Perrine. Elle porte un grand panier rempli de linge blanc.

Perrine - Bonjour Marie.

Marie - Bonjour Perrine. Tu tombes bien. Tu as apporté du savon ? J'ai une tâche qui ne veut pas partir.

Perrine - Bien sûr, j'en apporte toujours... Il y a longtemps que tu es là ?

Marie - Non, dix minutes.

Perrine - On n'a pas l'habitude de te voir la première ! Mal dormi cette nuit ?

Marie - Non, tout va bien. Je suis là, comme tous les jeudis.

Perrine - Oui, comme tous les jeudis. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il gèle... Tous les jeudis on est là. Mais moi, ce matin, je n'avais vraiment pas envie de venir me tremper les bras dans l'eau froide.

Marie - Il faut bien pourtant. Je pensais trouver Françoise. Elle est toujours la première.

Perrine - Oui, toujours la première. Mais elle ne viendra plus, Françoise.

Marie - Qu'est-ce que tu veux dire ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Perrine - Oh non. Enfin si, mais rien de grave...

Marie - Quoi ? Tu veux dire… Non ! Encore ?

Perrine - Quoi encore ?

Marie - Encore enceinte ?

Perrine - Pas du tout.

Marie - Ah tu me rassures. Qu'est-ce qu'elle a alors ?

Perrine - Ce qui fait qu'on ne vient plus au lavoir.

Marie - Tu veux dire... La machine ?

Perrine - Oui, la machine.

Marie - Mince alors. Elle qui disait qu'elle n'en voudrait jamais.

Perrine - Tu parles...

Marie - Que soi-disant ça tombe toujours en panne...

Perrine - Tu parles... Elle y est passée, comme les autres. Tu verras qu'on va finir par se retrouver toutes seules, les deux dernières.

Marie - Il parait que ça coûte un bras, la machine.

Perrine - Pourtant tout le monde s'y met. C'est la fin du lavoir, je te le dis.

Marie - Un lavoir tout beau, refait à neuf. Après ce qu'on s'est battu pour obtenir sa réfection. Presque trois ans à insister auprès du maire. Et Françoise était la première à aller le voir.

Perrine - Ça, on s’en est rendu compte qu’elle allait le voir… Et maintenant, c'est lui qui lui offre une machine.

Marie - On ne pouvait pas savoir qu'elle lui taperait dans l'œil, et qu’au final, ils se marieraient.

Perrine - En attendant, si elle en est là, c'est grâce à nous. Sans nos demandes pour refaire le lavoir, ils ne se seraient jamais rencontrés.

Marie - Et si on se retrouve dans un beau lavoir, c'est aussi grâce à elle. C’est quand même elle qui a su le faire céder. Parce que les préoccupations des femmes, il n'en avait rien à foutre. Tout juste bon à refaire le terrain de foot ou le jeu de boules.

Perrine - Pour sûr, elle a donné de sa personne. Tu te souviens, le jour de notre grande manif…

Marie - Elle n'avait pas froid aux yeux. Se mettre toute nue sur la place du village pour dire que : « sans nous, personne n'aurait plus d'habits à se mettre ». Il fallait oser.

Perrine - Au moins le maire savait à qui il avait affaire. Pas de cachoteries sur la marchandise.

Marie - Sauf qu'il n'y avait pas que le maire. C'est pour ça que je l'ai enroulée dans notre banderole, pour la rhabiller. J'aurais peut-être pas dû.

Perrine - Elle était encore plus belle, drapée dans ce tissu blanc.

Marie - En tout cas, si tout le monde s'est rincé l'œil, nous, on les a eu nos deux bassins, pour rincer le linge dans une eau toujours propre. Et la cloison contre les courants d'air, et l'allongement du toit contre la pluie.

Perrine - Et maintenant qu'on a un beau lavoir, il est vide, désert. On se retrouve comme deux malheureuses…

Marie - Les machines, elles tombent toujours en panne. Ça ne m'étonnerait pas qu'on la voit revenir, Françoise. Et plus vite qu'on ne le pense.

Perrine - Il parait qu'elles se sont beaucoup améliorées. Tu te souviens de Bernadette ? C'est la première à en avoir eu une, au village. Elle était toute fière. Elle était venue nous narguer au lavoir. Et une semaine après, elle revenait rincer son linge. Sa machine était en panne. Bon, elle l'a faite réparer et on ne l'a plus vue. Mais j'ai su qu'elle était retombée en panne. Et elle avait tellement honte, qu'elle allait au lavoir du village à côté. C'est ma cousine qui me l'a dit. Elle y allait en vélo ou en charrette. Et puis, on dirait que ça s'est arrangé finalement.

Marie - Enfin, quand même, ça ne doit pas être donné. Je ne vois pas comment je pourrais m'acheter une machine à laver ! Avec le peu que je gagne.

Perrine - Et moi, je n'ai même pas l'eau courante à la maison. La citerne est restée vide deux mois pendant la grande sècheresse de cinquante-trois. Et l'hiver, il faut chauffer l'eau pour que la glace fonde.

Marie - C'est pour ça qu'on restera les dernières. Dans cet endroit rempli de fantômes. Françoise, comme Adèle, Marie-Rose, Marie-Antoinette, Joséphine, Bernadette et j'en passe… Elles sont toutes parties.

Perrine - On n'entendra plus nos rires, nos éclats de voix, nos chants, nos pleurs aussi...

Marie - Sûr qu'à deux, c'est nettement moins animé.

Perrine - Moi, si j'aime venir au lavoir, c'est parce que je sors de chez moi et que je retrouve mes amies, mes semblables. Il n'y a pas que la lessive qui se passe ici. Il y a nos

rencontres, les échanges, les potins. On est au courant de tout, ici. Avec la machine à laver, ce sera fini. C'est ça qu'elle veut ? Rester chez elle, ne plus sortir de sa maison, se couper du monde ?

Marie - Au moins elle lavera son linge sale en famille.

Perrine - Ma vraie famille à moi, elle est là. On partage tout ici, nos haines, nos joies, chaque étape de la vie : le premier amour, le premier enfant, les mariages, les enterrements...

Marie - C'est vrai, il s'en passe des choses dans notre lavoir. Tu te souviens de Bénédicte ?

Perrine - Un peu que je m'en souviens, c'est moi qui l'ai trouvée. C'était un quinze mai.

Marie - Un jeudi.

Perrine - Un jeudi oui. Cette date est restée gravée dans ma mémoire. Rien que d'y penser, j'en ai froid dans le dos.

Marie - La pauvre.

Perrine - Ce qui m'épate, c'est le courage qu'il lui a fallu. Se noyer dans un lavoir, toute seule. Ça ne doit pas être facile, quand même. Avec Archimède, les réflexes, et tout ça...

Marie - Les gendarmes ont dit qu'elle était tombée. Qu'elle avait dû glisser et s'assommer contre le rebord.

Perrine - Je n'y crois pas une seconde. Quand tu viens chaque semaine au lavoir, avec toute cette eau savonneuse, tu sais qu'il faut faire attention à ne pas glisser.

Marie - Elle a pu avoir un malaise. Ou alors quelqu'un l'a poussée.

Perrine - Tu veux dire… une autre lavandière ? Et en pleine nuit ? Non, c'est impossible. Ici, quand il y a un problème, on le règle sur le champ. Un bon crêpage de chignons, quelques coups de battoir bien sentis, et on n'en parle plus.

Marie - Oui, enfin… On met parfois un certain temps à s'en remettre : dents, côtes ou bras cassés, mains écrabouillées, cheveux arrachés, œil au beurre noir… J'en passe et des meilleures.

Perrine - Il faut ce qu'il faut. Ici, on ne fait pas dans la demi-mesure.

Marie - Heureusement qu'il n'y a pas que des mauvais coups. Il y a aussi de vrais moments de bonheur. Comme Catherine, qui a accouché dans le lavoir. Tu y étais ?

Perrine - Non, ce n'était pas un jeudi.

Marie - Un mardi, jour de marché. J'ai vu un attroupement, je me suis approché. Elles étaient toutes autour d'elle. On avait mis du linge par terre : un vrai lit, plus moelleux qu'à la maison. Et tout s'est bien passé.

Perrine - Perdre les eaux au lavoir, faut le faire.

Marie - Elle était entourée d'expertes.

Perrine - Mon dernier, il est né à la maternité. C'est quand même plus pratique.

Marie - J'espère bien que, si un jour, je dois mettre au monde, ce sera dans les meilleures conditions possibles. Mais ce qui était merveilleux avec Catherine, c'est qu'on était toutes là, autour d'elle, pour l'accompagner. Et la protéger aussi, du dehors, du regard des hommes et de la ville. On était ensemble, sûres de nous. Il ne pouvait rien lui arriver. Et quand la petite est née, c'est comme si on avait accouché avec elle. Comme si c'était notre bébé à toutes.

Perrine - Je sais. Elle vient souvent jouer autour du lavoir. Elle aime ce lieu et les lavandières. Nous sommes un peu ses marraines.

Marie - D'ailleurs, Catherine ne l'a jamais emmenée à l'église. Elle dit toujours que c'est au lavoir qu'elle a été baptisée, à l'eau de rinçage et au savon de Marseille.

Perrine - Soixante-douze pour cent d'huile d'olive, symbole de paix, de force et de sagesse. On ne peut rêver meilleur présage. C'est pas dans la poudre de la machine à laver qu'on trouvera cette richesse.

Marie - Tu crois que c'est bien, cette poudre, qu'on met dans la machine ?

Perrine - Du chimique. Et deux fois plus cher que le savon. Et tu es obligée de mettre ça, sinon, ça ne marche pas. Il paraît que le savon, ça encrasse les tuyaux. Tu te rends comptes ? Ils vont arriver à nous faire croire que le savon, c'est sale.

Marie - Ça commence toujours comme ça. Au début, on te dit que ce n'est plus bon, et après, tu n'as plus le choix. Tu verras, bientôt on ne trouvera plus de savon, et il n'y aura plus un lavoir en état de marche.

Perrine - Alors qu'on n'a rien demandé, nous. Parce que, qui est-ce qui a inventé la machine à laver ? Des hommes. Ce sont eux, sans nous demander notre avis. Parce qu'ils ne supportaient plus de nous voir vivre ensemble, nous rassembler, dans cet endroit qui n'appartient qu'à nous. Ici, c'est interdit aux hommes. C'est notre espace, notre lieu. Là où les femmes refont le monde. Et où, par conséquent, le monde se fait. Parce que s'il fallait compter sur les hommes ! Tout juste bons à partir à la guerre et au bistrot.

Marie - Il y aurait bien eu une autre solution. Mais c'était impensable…

Perrine - Laquelle ?

Marie - Que les hommes se mettent à la lessive.

Perrine - Ah non, pitié, ne parle pas de malheur.

Marie - D'un autre côté, pendant qu'on est au lavoir, ils sont libres. Tu sais ce qu'il fait ton homme pendant que tu fais la lessive ? Au moins, en restant à la maison, ça permet de le surveiller.

Perrine - Je ne m'inquiète pas pour lui. Il trouvera toujours une bonne raison de se faire la malle. Par contre nous, on devra surveiller que la machine fonctionne bien.

Marie - Il restera le séchage, il faudra bien qu'on étende le linge quelque part. Les draps, si tu ne les fais pas blanchir au pré, ce n'est pas pareil.

Perrine - Ils seront bien capables d'inventer une machine qui sèche le linge, tu verras.

Marie - J'espère pas. C'est le moment que je préfère, le séchage. Les grands draps étalés, au soleil. Au bord de la rivière. Le bruit de l'eau qui coule. Et nous, couchées sur l'herbe, à regarder les nuages passer. A blaguer et puis rire.

Perrine - Encore faut-il avoir le temps.

Marie - On le prend. Des fois, on se baigne aussi. Tu sais, là où la rivière est un peu plus large. Françoise, elle adore aussi. Bon, elle, elle se met à l'aise… Moi je garde mon jupon, quand même.

Perrine - Moi je n'aime pas la rivière.

Marie - C'est agréable pourtant.

Perrine - Je sais, mais je n'ai jamais aimé. Enfin, c'est une vieille histoire.

Marie - Une histoire avec la rivière ?

Perrine - Non, avec mon petit frère.

Marie - Je ne savais pas que tu avais un petit frère.

Perrine - Il est mort à la guerre.

Marie - Ah pardon.

Perrine - Oh, il n'a jamais été très dégourdi. Il lui est toujours arrivé des mésaventures. Il était prisonnier, quelque part en Alsace. Il s'est évadé, et ça a mal tourné. Pas de chance quoi.

Marie - Désolée.

Perrine - C'est comme le coup de la rivière. Ça remonte à mon enfance, quand on allait y rincer la lessive, avant qu'il y ait le lavoir. Ma mère m'y emmenait, pour l'aider. Je devais avoir cinq ans. Je portais mon petit frère et en même temps, je rinçais des vêtements. Et forcément, mon frère, il avait quoi, un ou deux ans, m'a échappé et est tombé dans l'eau. Il a bien failli se noyer. Ma mère était folle de rage, elle m'a passé un savon - le cas de le dire - et ne m'a plus jamais ramenée à la rivière. J'en ai été traumatisée.

Marie - Il n'en est pas mort. Du moins, pas cette fois.

Perrine - Non, mais c'était le fils. L'héritier, le vrai, le seul qui compte. Longtemps j'ai cru que m'a mère m'avait maudite, qu'elle ne m'aimait plus. Chaque fois qu'elle avait un geste affectueux envers mon petit frère, je repensais à l'épisode de la rivière. Je crois que toute ma vie, j'ai essayé de ma racheter auprès de ma mère pour regagner son amour. J'étais idiote. En fait, il ne s'était rien passé. Une peur bleue, un savon, et basta. Je ne m'en suis rendu compte que plus tard, quand j'ai eu, moi aussi, des enfants. Mais c’était trop tard.

Marie - Pour moi aussi, la rivière est associée à un souvenir. Mais moi, c'est un beau souvenir. C'est vrai que rester au bord de l'eau quand le linge sèche, il faut avoir le temps. Moi, j'ai la chance d'avoir des grandes sœurs alors, en tant que petite dernière, on me laisse des tâches un peu plus tranquilles. Par exemple, surveiller le linge qui sèche...

Perrine - Oui, ça, c'est tranquille.

Marie - Pas tant que ça. Il faut veiller le vent, que rien ne s'envole, les chiures d'oiseau, les crottes de mouche, les pattes de lézard, et la pluie, être prête à tout ramasser en cas d'orage. Et ce jour là, il faisait grand soleil. J'étais couchée dans l'herbe, tranquillement, presque endormie. Et il est arrivé. On s'était vu deux jours plus tôt. Je lui avais dit que je serais là. Et il est venu...

Perrine - Et...

Marie - C'était merveilleux.

Perrine - Vous n'avez pas...

Marie - Si.

Perrine - Là bas, dans le pré, au milieu des draps ?

Marie - Dans de beaux draps oui. L'herbe était haute, douce, comme dans un nid.

Perrine - Et après ?

Marie - Après ? Je suis retournée au bord de la rivière, mais personne n'est jamais revenu.

Perrine - C'est bien ce qu'il me semblait.

Marie - Comment ça ?

Perrine - C'est ce qu'on s'était dit, avec Françoise, que ça n'avait pas dû marcher.

Marie - Comment ça ?

Perrine - Ben oui, on l'avait vu que tu avais un amoureux ?

Marie - Vous nous avez vus ?

Perrine - On ne vous avait pas vu vous, mais on avait compris, en te voyant, ce qu'il t'arrivait.

Marie - Ah bon ?

Perrine - On ne nous la fait pas à nous. Tout se voit, tout se sait. On est toujours les mêmes à la lessive du jeudi. On a vite fait de voir ce qui va ou ne va pas chez chacune d'entre nous. Quand tu es arrivée, les yeux étincelants, les joues roses et lisses, le sourire en coin qu'on ne peut empêcher, les lèvres humides et le regard rêveur... on a tout de suite compris que tu y étais passée. Et puis, les semaines suivantes, on a compris qu'il n'y aurait pas de suite.

Marie - Vous saviez alors ?

Perrine - Bien sûr. Mais ça reste entre nous, ça ne sort pas du lavoir. On est une famille ici. On savait même qui c'était.

Marie - Ah bon ?

Perrine - Oui. Le fils du maréchal. Il est parti faire son tour de France. Il reviendra.

Marie - Ou pas.

Perrine - Tu es encore jeune. Tu as le temps d'en trouver d'autres.

Marie - Des fois, pendant que le linge sèche, je ferme les yeux, et j'imagine qu'il va arriver, sans bruit...

Perrine - Ne reste pas à attendre le prince charmant. Bientôt tu appuieras sur un bouton et tu passeras à autre chose ; le repassage, la cuisine...

Marie - Je préfère encore continuer à venir ici. Si on m'enlève le seul moment où j'ai le droit de rêver...

Perrine - Mais attention, je te l'ai dit : interdit aux hommes. Même les rendez-vous galants, on ne les donne pas au lavoir.

Marie - Je sais. On préfère derrière l'église ou dans les jardins de la mairie… Moi, ce serait plutôt au bord de la rivière...

Perrine - Moi, c'est au cimetière que je les donne. Pas dedans, à l'extérieur. J'adore la vue qu'il y a de là-haut. Et si on marche un peu, on est tout de suite dans les bois.

Marie - L'important c'est de pouvoir être tranquille, à l'abri des regards. C'est sûr qu'ici, il y a toujours du monde.

Perrine - C'est aussi notre couverture. Combien de fois on a fait la lessive d'une autre pendant qu'elle allait batifoler. Parce que, on a beau dire qu'on ne sait pas ce que font les hommes pendant qu'on est ici, mais eux non plus, ne savent pas ce que l'on fait pendant qu'on est soi-disant au lavoir. Moi, mes rendez-vous, je les donne toujours pendant la lessive.

Marie - Et celles qui ont une machine, comment elles font alors ? Et si on déserte les lavoirs et qu'il n'y a plus personne pour donner le change ?

Perrine - Elles ne font plus. Ou alors vite fait. Elles n'ont plus le temps. Voici venu l'ère du rapide, du jetable. Finis les présentations et les préliminaires. L'amour, c'est comme la lessive, il y a plusieurs étapes à ne pas négliger : coulage, lavage, rinçage, essorage, séchage. Si on fait tout d'un coup, il n'y a plus de charme. Et en plus, sans le battoir, on va devenir molles, s'il suffit d'appuyer sur un bouton et d'attendre. Parce que, pour battre le linge, il faut avoir une sacrée poigne et de la force dans les bras. On dit qu'il y a des baffes qui se perdent mais si on arrête le battoir, on risque fort d'avoir besoin de donner quelques vraies baffes pour entretenir le geste.

Marie - C'est pour ça que les hommes se battent, qu'ils ont besoin de faire la guerre. Parce qu'ils ne donnent pas des coups par ailleurs. Finalement, ce ne serait pas une mauvaise idée de les mettre à la lessive, on aurait la paix, enfin.

Perrine - Il est trop tard. Ils ont su y échapper. Maintenant, à nous de résister si on ne veut pas tout perdre.

Marie - C'est mal parti. Si on n'est plus que toutes les deux.

Perrine - Ça ne fait rien. C'est la minorité agissante qui sauvera la majorité silencieuse. Comme en quarante. Quand les hommes étaient au maquis. Il fallait bien leur donner des nouvelles. Il en a vu passer, le lavoir, des messages, coincés entre deux draps, et des victuailles, et des armes aussi. Même que les armes, c'est dans mon panier qu'on

les mettait. J’avais douze ans à l’époque. Que la vieille Marguerite, la femme du gendarme, n’y a jamais rien vu. Ni toutes les femmes des collabos.

Marie - Alors, Perrine, promets-moi de résister et de ne jamais avoir de machine à laver.

Perrine - Je te le promets Marie.

Marie - Que je ne sois pas la dernière à venir au lavoir.

Perrine - Je serai là. Nous serons là, toutes les deux, jusqu'au bout.

Marie - Et si nous devons ne plus venir, ce sera parce qu'il n'y aura plus de savon, ou plus d'eau au lavoir.

Perrine - Et si nous devons avoir une machine à laver, alors nous l'aurons ensemble.

Marie - Promis.

Arrive Françoise

Françoise - Bonjour les filles !

Marie - Françoise ! Bonjour !

Perrine - Bonjour Françoise ! Comment vas-tu ? On t'attendait.

Marie - On parlait de toi justement. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu n'as pas amené ton linge ?

Françoise - Eh non, parce que, figurez-vous que mon Jules ma offert la machine à laver !

Marie - Non ?

Françoise - Si.

Perrine - Alors ?

Françoise - Alors c'est formidable. Vous voulez voir ?

Marie - Oh oui !

Françoise - Venez. Je l'ai préparé - ma troisième. Il n'y a plus qu'à appuyer sur le bouton.

Marie - Fais voir...

Perrine - Oh oui, fais voir...

Elles sortent.

Fin.